

La route s'acheve

Par JEAN SAINT-YVES (1)

(suite)

Puis le train était parti, l'emportant, l'emmenant loin de tous, loin de ces bonheurs, jusqu'en l'exil d'ici.

— Ah ! mon brave Pierre, si je ne t'avais pas, comment vivre !..... Ne pas parler d'elle, ne pas m'épancher, dire ce qui, par moment, me gonfle le cœur !.....

A Marseille, quelques heures avant de s'embarquer, il avait reçu une lettre d'elle, très courte mais touchante, belle comme un acte de foi. Elle lui dévoilait tout son cœur, l'assurait de sa tendresse constante, lui portait son âme fidèle toujours présente en son air, aussi loin irait-il, et la douceur de son regard levé vers lui. Quand il parlait d'elle, il avait des mots caressants, émus, et il parsemait ses récits de détails qui aidaient Pierre à se la représenter mieux, cette jeune fille restée là-bas mais dont le souvenir dominait tous les actes, toutes les pensées du malheureux venu au grand soleil des oasis à cause d'un mauvais rhume dont il ne pouvait se débarrasser.

Il avait toujours sur lui sa photographie. Elle l'avait fait faire dernièrement et, suivant ce qu'elle avait écrit dans la lettre accompagnant l'envoi, Jacques Marelle ne se lassait pas de la contempler.

“ J'ai tant pensé à toi, en cette seconde, que mes yeux ne voyaient plus rien d'ici, je t'assure, mais te devinaient, te voyaient, toi, mon cher aimé, dans ton beau pays de là-bas. N'est-ce pas qu'ils regardent vers toi ? ”

Et, sous l'éclat de la petite lampe, la physionomie de l'enfant s'animaient.

Un moment, là, elle se dressait réelle.

Les cheveux étaient blonds ; la bouche petite, assez régulière, semblait s'entr'ouvrir pour parler, lui dire ces choses d'affection si légères et rares que l'on ne sait bien qu'à cet

âge ; l'ovale du visage était un peu resserré dans le bas, mais du reflet de vie, d'âme charmante, d'infinie tendresse, tombait de ces grands yeux qui, selon la belle expression qu'elle avait trouvée, à travers l'espace, très profondément regardaient vers lui.

De sa petite vie d'enfant, — car il la connaissait depuis très longtemps, — de sa vie de jeune fille, sur ses goûts, ses occupations préférées, ses désirs, il contait mille anecdotes, petits faits insignifiants mais sincères qui complétaient l'impression qu'il voulait en donner.

Et pendant ces conversations ainsi tenues en cette petite chambre de Pierre la jolie figure évoquée semblait apparaître, passer en l'ombre tiède qui les entourait, venir au milieu d'eux, prendre elle aussi sa part de cette intimité des deux jeunes gens qui mettaient tant de foi, l'un à parler, l'autre à écouter, — sentant en son cœur trembler un émoi vague, imprécis, s'épandre une volupté amère.

Il n'y avait pas de jours que Jacques ne reçût plusieurs lettres car, outre celles de sa fiancée, il y en avait de sa famille, assez nombreuses, toute groupée là-bas autour de la mère, inquiète, pas tranquille malgré les belles assurances qu'il leur donnait. Mais il avait une préférence pour cette délicieuse “maman Jeannette” femme de son frère aîné, dont Jacques avait reçu une lettre, le matin même.

“Maman Jeannette”, c'était son fils qui l'avait appelée ainsi. Et ce diminutif si affectueux de son petit nom, Jeanne, lui allait si bien que tous, dans la famille, ses amis mêmes, ne l'appelaient pas autrement.

Pour Jacques c'était là l'intérieur rêvé.

— Quand on est au milieu de ces deux êtres-là, vois-tu, disait-il, on trouve tout beau, tout bon. Tout est bien dans la vie. Et on voudrait de-

venir meilleur pour pouvoir aimer, aimer comme eux, avec cette simplicité, cette beauté d'âme qui les caractérisent.

Grande, souple, harmonieuse, de beaux cheveux sombres, lourds, des yeux larges, lumineux, encore soulignés par l'ombre de grands cils, la bouche d'une pureté de lignes, d'un dessin invraisemblable, à l'antique, le nez droit au profil de médaille mais sans rien de sévère à cause des narines petites, très mobiles, aidant à l'expression de joie et de bonheur éclairant cette tête charmante, “maman Jeannette” donnait à Pierre toujours, quand il l'apercevait dans les nombreuses photographies que Jacques avait dispersées chez lui sur tous les meubles, une impression de beauté et d'amour dont il tressaillait parfois.

C'est que ces grands yeux avaient toute la lumière, toute la joie — comme ils auraient toute la douleur aussi, si Dieu le voulait, — contenue en ceux de la pauvre disparue. Et sans bien le définir, il aimait à entendre parler d'elle, cette inconnue qui, en son rêve se précisait en les mêmes traits que Blanche, et il s'émouvait à toutes ces phrases d'affection qu'elle avait, dans ses lettres, pour son jeune beau-frère. A une idée, un mot, une tournure de phrase il sentait tout à coup son cœur s'arrêter. “Blanche avait de ces mots...” Blanche écrivait comme cela...” songeait-il. Alors pour atténuer le souvenir cruel s'éveillant, il regardait encore la photographie, négligemment, causant avec Jacques. Non, ce n'était pas elle — de bien peu ; une ligne, un rien. Mais, inconsciemment, la jolie vision participait au culte voué à celle qui se gardait en son cœur. Et délicatement il reposait dans l'ombre la jolie tête brune qui lui parlait de la bien-aimée perdue.

—Maman Jeannette !... Tu la connaîtras, un jour, disait Jacques, tu viendras là-bas, chez nous. Et tu verras !...

Lui aussi, aux confidences de Jacques, répondait par des confidences, laissait aller sa vie par bribes, son cœur par lambeaux.

C'était toujours pendant ces heures calmes du soir, encloses dans le “petit coin” qui, par cela même, tout triste et sévère fût-il, lui devenait cher. Rien ne s'entendait au dehors dans la nuit descendue sur l'oasis,